

J'ai gagné la certitude, en cours de route, que les catastrophes sont là pour nous éviter le pire. Et le pire, comment pourrais-je exprimer ce qu'est le pire ? Le pire, c'est bel et bien d'avoir traversé la vie sans naufrages, d'être resté à la surface des choses, d'avoir dansé au bal des ombres, d'avoir pataugé dans ce marécage des on-dit, des apparences, de n'avoir jamais été précipité dans une autre dimension. Les crises, dans la société où nous vivons, sont vraiment ce qu'on a encore trouvé de mieux, à défaut de maître, quand on n'en a pas à portée de la main, pour entrer dans l'autre dimension. Dans notre société, toute l'ambition, toute la concentration est de nous détourner, de détourner notre attention de tout ce qui est important. Un système de fils barbelés, d'interdits pour ne pas avoir accès à notre profondeur.

C'est une immense conspiration, la plus gigantesque conspiration d'une civilisation contre l'âme, contre l'esprit. Dans une société où tout est barré, où les chemins ne sont pas indiqués pour entrer dans la profondeur, il n'y a que la crise pour pouvoir briser ces murs autour de nous. La crise, qui sert en quelque sorte de bélier pour enfoncer les portes de ces forteresses où nous nous tenons murés, avec tout l'arsenal de notre personnalité, tout ce que nous croyons être.

(Christiane Singer, Du bon usage des crises)

Souvent dans mon entourage on me reproche d'exagérer.

Mais dans ce cas précis, je suis en dessous de la vérité.

Ce que certains de nos contemporains appellent mariage n'est qu'une anomalie notoire qu'a produite l'Occident.

La relation à la mort s'étant de plus en plus détériorée avec l'idéologie bourgeois, on a commencé d'utiliser des techniques qui servaient dans d'autres civilisations au culte des morts – ainsi la momification, la dessiccation, l'embaumement – pour conserver les vivants. Et l'un des champs d'expériences les plus répandus et les plus gratifiants pour réduire la vie au strict minimum sans avoir néanmoins à la quitter tout à fait, a été longtemps le mariage.

Beaucoup ont cru qu'un bon mariage était la promesse échangée qu'il ne se passerait plus rien ni pour l'un ni pour l'autre.

Une mini-dépendance du musée Grévin pour laquelle il n'est pas exclu de recevoir des subventions de l'État - car, avec trois ou quatre goûters d'anniversaire et quelques jours de fête de fin d'année, l'affluence des visiteurs est trop minimale pour que l'affaire puisse s'autofinancer.

Surtout ne pas bouger, ne pas respirer, ne pas regarder à droite ni à gauche, et l'effet serait parfait.

Il existe des époux-fossiles comme il existe des croyants-fossiles. Ce sont ceux qui attendent de l'institution du mariage comme de l'institution de l'Église qu'elles les protègent des désordres de l'amour et de la foi.

Cette tentative désespérée de garder au monde la lumière originelle de l'éclair tout en désamorçant le danger mortel aurait quelque chose de presque émouvant si elle ne prétendait y parvenir vraiment !

Quand le mariage ne laisse pas les vents fous de la vie et du renouveau l'ébranler, quand l'Église ne se laisse pas décoiffer par les séismes salvateurs de l'expérience mystique, ils deviennent royaume des morts.

Livré corps et âme à l'institution, le mariage perd son philtre mortel et son nectar. Épouillé, désinfecté, vacciné, mis sous vide, il ne fermentera pas, ne connaîtra pas le haut processus de distillation qui au travers des moûts et des mélasses rejoint à l'autre bout de l'alambic, l'or des alcools précieux.

Si l'institution est aussi féroce mortifère, c'est parce qu'elle redoute la mutation, lutte contre elle et œuvre par là même contre la nature de la vie qui n'est qu'incessante métamorphose.

Toute institution finit tôt ou tard par noyer l'enfant de l'amour dans l'eau croupie du bain.

La seule manière que nous ayons d'honorer la vie est d'oser l'aborder de neuf chaque jour sans la grever de nos attentes - oser l'unicité du jour neuf !

Car la débâcle ne vient-elle pas de notre attachement à telle ou telle forme qu'a prise

l'amour à un moment de notre vie - le plus souvent à son tout début - et de notre désir de la conserver telle à tout prix ?

Or l'esprit est pure fluidité.

On ne cesse de passer d'une forme à l'autre, il disparaît là, surgit ici, imprévu, vif-argent, où nous ne l'attendions pas - et les formes anciennes auxquelles nous nous cramponnons sont précisément celles qu'il a quittées depuis longtemps !

Aussi faisons-nous toute une vie le pied de grue.

...

La première de toutes les fidélités, nous la devons à la Vie qui est en nous. Cette fidélité-là, à certains moments cruciaux, peut ressembler, vue du dehors, à une infidélité.

Consciemment ou inconsciemment, n'avons-nous pas fait serment de ne jamais laisser s'embourber dans l'insignifiance cette vie qui nous a été transmise par le sacre de la naissance ?

Chaque fois que le danger rôde de la perdre en futilités, en brouilles, chaque fois que l'anesthésie la gagne ou que l'asphyxie la plombe, comment ne pas réagir ? Comment ne pas courir ouvrir les portes et les vantaux ?

Il y a des « appels » dans l'ordre du quotidien (un besoin de solitude - un désir de voyage, de repli, de recul, de retraite - une amitié ardente) qui signalent à l'autre : « Tu m'as aimé pour cette vie qui m'habitait. Elle menace de tarir. Pour la refaire jaillir, je dois faire ce pas qui peut-être t'effraie ; mais je dois le faire par respect pour moi et pour toi. »

Exiger de celui qui parle ainsi qu'il fasse taire cet appel, c'est mettre en chantier la lente transformation du foyer en maison de morts.

Celui ou celle qui a été appelé à se mettre de quelque manière en mouvement et qui a été retenu - tant pour de bonnes raisons que par peur, par convention - ne pardonnera pas dans son for intérieur à celui (celle) qui d'un seul mot peut-être a scellé à son pied un boulet. Il reste. Elle reste. Mais qui reste au juste ? Et quelle part s'éloigne ou s'éteint en catimini ? Et si c'était précisément la part vibrante pour laquelle nous nous sommes aimés ?

Le jardinier ne peut pas monter la garde contre les mulots, les chenilles, les taupes. Il ne peut pas guetter chaque puceron, chaque bactérie. Il ne peut pas arrêter le vent d'ouest ni dissuader la tempête de se déchaîner. Il ne peut pas interdire à la grêle de s'abattre. Il ne peut pas non plus contraindre la plante à pousser plus vite en lui tirant les feuilles - ni vouloir la garder petite.

Il ne peut que « tenter de mettre toutes les chances du côté de la plante » et garder vivant avec elle un dialogue.

Ainsi pour la relation qui nous unit.

Je ne peux pas abolir ton destin, ni t'éviter épreuves et difficultés, ni enrayer tes échecs, ni provoquer ta réussite, ni entraver tes rencontres. Impossible de prendre les commandes de ta vie, de m'immiscer entre toi et ta peau, de glisser mon doigt entre ton écorce et ton aubier. Je ne peux que t'assurer de ma loyauté - ne jamais laisser tarir le dialogue entre nous, le raviver de neuf chaque jour. Mieux encore : je ne peux que respecter l'espace dont tu as besoin pour grandir. Te mettre à l'abri de ma trop grande sollicitude, de tout envahissement de ces rhizomes souterrains que sont les discrètes et indiscretes manipulations de l'amour.

Jamais, quoi que je fasse, je ne serai celui ou celle qui mâche ton pain, boit ton eau, jamais je ne respirerai pour toi. Jamais ta peau ne m'invitera à m'y glisser. Jamais je ne tisserai pour toi les fils de tes rêves ni de tes pensées. Et comme tu étais seul à ta naissance, tu seras seul devant ta mort et seul, mille fois, dans les nuits d'insomnie quand un chien aboie au loin ou quand une voix que tu es seul à entendre t'appelle.

Vouloir me perdre en toi, me jeter en toi, corps et biens, avec tous mes meubles et mes trésors. T'envahir. Te combler. Te faire gardien de mes propriétés ! Il n'est pire cruauté.

Car tu as une vocation, unique, une œuvre à mener à bien.

Toi-même.

Et pour cela, il te faut tout l'espace qui est en toi.

Dire : « Aimer c'est délivrer l'autre de mes bonnes intentions - et de moi-même » paraîtra excessif.

Pourtant c'est en me détachant de toi et en m'ancrant en moi que je commence véritablement d'aimer.

Le cadeau que je peux te faire, c'est de retirer de toi toute la volonté de transformation que j'y ai mise - par zèle ou par ignorance -, la retirer de toi pour la remettre où elle a sa vraie place : en moi.

Ainsi, nous protégerons l'un et l'autre le secret lent et silencieux de nos gestations.

Un mot encore.

Garde tes distances sans faiblir. Il n'est que l'Éros qui puisse les abolir - pour les faire renaître tout aussitôt.

Garde tes distances

Non par froideur

Garde-les par ferveur.

Et cela en sachant — ô paradoxe - que l'aimé(e) n'est qu'une autre part de toi-même.

La part qui ne se laisse ni dominer ni annexer, qui jusqu'au bout te tiendra tête. L'énigme qu'est l'Autre recule comme l'horizon à chaque pas que tu fais vers lui.

L'Autre est la frontière que la Vie a dressée devant toi, afin que tu ne sois pas perverti par ta toute- puissance.

Ce que Dieu dit à l'Océan dans le livre de Job en lui montrant les plages et les falaises : Jusqu'ici iront tes flots, pas plus loin !, il le dit à l'Époux en lui montrant l'Épouse, à l'Épouse en lui montrant l'Époux. En plaçant la femme devant l'homme et l'homme devant la femme, il leur assigne à tous deux leurs limites.

Tu iras jusqu'ici et pas plus loin.

Ici commence le royaume de l'altérité dans lequel on ne pénètre pas. Tes vagues viendront battre aux falaises et se rouler sur les plages et de ce jeu furieux et tendre vous vivrez, de ce murmure, de ce fracas, de ce mugissement qui ne cessent pas. Mais ne rêve pas de révoquer la dualité. La fusion du Deux en Un est œuvre divine. Il n'est que l'Éros qui nous y fasse furtivement goûter. Et la mort.

(Éloge du mariage)